

À observer la production historique contemporaine sur l'époque moderne et sa prise en charge de « nouveaux objets » dans des champs aussi divers que l'histoire du livre, l'histoire intellectuelle, l'histoire des sciences, etc., on pourra aisément formuler le constat qu'elle convoque souvent un objet laissé à l'écart jusqu'ici, la Compagnie de Jésus. En France notamment, l'ordre ignatien revient sur le devant de la scène historiographique. À ce changement, l'année 1995-1996 a donné une dimension concrète, avec la sortie coup sur coup de deux ouvrages, *Les Jésuites à la Renaissance. Système éducatif et production du savoir*¹ et *Les Jésuites à l'âge baroque*², dont les traits communs indiquent certaines des caractéristiques du renouveau qui affecte l'histoire de la Compagnie. Tous deux se proposent de reprendre le dossier jésuite dans une perspective chronologique limitée, celle du premier siècle de la fondation; tous deux sont des recueils collectifs; tous deux associent, dans des collaborations internationales, des chercheurs venus de champs variés et entretenant des rapports différents avec l'ordre ignatien. De cette comparaison hâtivement esquissée, on pourra donc tirer quelques premiers enseignements : le temps est passé de l'écriture polémique de l'histoire de la Compagnie; l'histoire de la Compagnie ne se réduit plus à celle d'un ordre religieux susceptible de n'intéresser que les spécialistes de l'histoire religieuse classique (celle qui se découpe entre les institutions, les ordres, les pratiques); la Compagnie est à présent entrée dans le patrimoine collectif de tous ceux qui ont à s'interroger sur notre modernité. On pourra objecter que la publication de ces deux volumes ne suffit pas à étayer une telle conclusion et cette objection serait fondée, en effet, si elle ne s'appuyait que sur ces éléments. En fait, un ensemble d'autres indicateurs, pour l'heure encore peu visibles, mais dont la mise en œuvre de ce numéro voudrait d'ores et déjà témoigner, tend à confirmer ce changement.

1. *Les Jésuites à la Renaissance. Système éducatif et production du savoir*, dir. LUCE GIARD, Paris, Presses universitaires de France, 1995.

2. *Les Jésuites à l'âge baroque (1540-1640)*, dir. LUCE GIARD et LOUIS DE VAUCELLES, Grenoble, Jérôme Millon, 1996.

Avant de pouvoir considérer que le temps de l'écriture polémique de l'histoire de la Compagnie était révolu et que s'ouvrait celui de la réhabilitation dans le paysage complexe du monde moderne, il fallait que certaines conditions, de nature différente, fussent réunies. La première concernait les historiens³. Tout au long de son histoire, la Compagnie de Jésus a fait l'objet d'une abondante littérature : histoires, pamphlets, éloges, libelles, écrits de toute nature ont occupé le champ de l'imprimé dès les origines d'un ordre qui se voulait nouveau et dont l'intrusion dans le paysage mouvant de la modernité européenne a occupé, parfois déchiré, les esprits. Le « mythe jésuite » est né avec les jésuites eux-mêmes et l'historiographie positiviste et anticléricale de la fin du XIX^e siècle, héritière du radicalisme des Lumières, y a trouvé un thème presque inépuisable de renouvellement, voire d'autojustification⁴. Ce temps n'est plus, comme si la grande leçon de méthode décrite voilà vingt-cinq ans par Michel de Certeau dans « L'opération historique⁵ », et appliquée au terrain que lui-

3. Cette série de remarques concerne l'historiographie européenne des pays catholiques, c'est-à-dire principalement la France et l'Italie. Au-delà des différences évidentes entre les deux pays, que ce soit du point de vue des rapports des historiens avec la Rome pontificale, ou du point de vue de la structuration de la discipline à l'échelle nationale, il est possible aujourd'hui de percevoir des phénomènes dont les résultats produisent le même type d'effets pour ce qui nous occupe ici. Dans l'espace anglo-saxon, où les travaux sur la Compagnie s'accumulent aussi, la question se pose en des termes différents. La prise en compte des sources jésuites (imprimées ou manuscrites) s'est soit opérée à partir de terrains d'enquêtes peu propices à la polémique confessionnelle (c'est particulièrement net dans le cas de l'histoire intellectuelle et des travaux de Charles B. Schmitt sur la tradition aristotélicienne à la Renaissance), soit à partir d'interrogations qui avaient explicitement pour enjeu la question de l'identité religieuse, comme dans le cas de l'histoire des sciences dans sa version mertonienne. Dans le premier cas, les travaux interrogeaient les acteurs jésuites en tant qu'ils étaient des intellectuels, clercs comme la plupart des autres intellectuels de leur temps. Dans l'autre cas, c'était moins l'identité jésuite que l'*a priori* implicite d'une identification des jésuites comme porte-parole de l'Église catholique qui était recherché. Sur les jésuites anglo-saxons et particulièrement aux États-Unis, voir *infra* n. 18.

4. Sur la question, et pour le seul espace français, voir Michel LEROY, *Le Mythe jésuite. De Béranger à Michelet*, Paris, Presses universitaires de France, 1992. On notera aussi l'excellente introduction à l'antijésuitisme du XVI^e siècle, de C. Sutto, in Étienne PASQUIER, *Le Catéchisme des jésuites*, éd. critique par Claude SUTTO, Sherbrooke, Québec, Presses de l'université de Sherbrooke, 1982; voir enfin, plus récemment, Geoffrey GUBBIT, *The Jesuit myth. Conspiracy theory and politics in sixteenth-century France*, Oxford, Clarendon Press, 1993, et José Eduardo FRANCO et Bruno CARDOS REIS, *Vieira na literatura antijesuítica (séculos XVIII-XI)*, Lisbonne, Roma Editora, 1997.

5. Voir Michel DE CERTEAU, « L'opération historique », in *Faire de l'histoire. 1. Nouveaux problèmes*, dir. Jacques LE GOFF et Pierre NORA, Paris, Gallimard, 1974, p. 3-41. Les travaux de De Certeau consacrés à la Compagnie sont nombreux : on rappellera cependant ses écrits sur les auteurs mystiques de la Compagnie, en particulier Pierre Favre et Jean-Joseph Surin, ainsi que sur l'histoire du premier siècle de la province de France : voir, notamment, bienheureux Pierre FAVRE, *Mémorial*, trad. et comment. par M. DE CERTEAU, Paris, Desclée De Brouwer, 1960, Jean-Joseph SURIN, *Guide spirituel pour la perfection*, texte établi et présenté par M. DE CERTEAU, Paris, Desclée De Brouwer, 1963, et J.-J., *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par M. DE CERTEAU, préf. de Julien GREEN, Paris, Desclée De Brouwer, 1965.

même avait régulièrement pratiqué, finissait enfin par porter ses fruits⁶.

Mais la responsabilité du malentendu n'incombait pas qu'aux seuls historiens. Tout au long de son histoire tourmentée, la Compagnie n'a eu de cesse de développer une véritable stratégie d'occupation de ce même terrain, non pas seulement dans une position défensive, mais aussi, souvent, en attaquante ou en conquérante. On en prendra pour preuve l'*Imago primi saeculi* publiée, pour commémorer son premier centenaire, par l'une des plus grandes imprimeries européennes du milieu du XVII^e siècle, celle des successeurs de Christophe Plantin à Anvers⁷. À ces grandes entreprises d'autocélébration, se sont substitués des projets au caractère scientifique toujours plus rigoureux dont on pourrait multiplier les exemples, que ce soient les histoires nationales mises en circulation au tournant du siècle (Espagne⁸, Italie⁹, Brésil¹⁰, etc.) ou les monographies consacrées aux

6. Selon les traditions nationales concernées, cette mutation s'est opérée plus ou moins récemment selon les secteurs historiques touchés : dans le domaine de l'histoire religieuse, le colloque, au titre significatif, organisé par Bernard DOMPNIER, *Les Jésuites parmi les hommes aux XVI^e et XVII^e siècles*, actes du colloque de Clermont-Ferrand, avril 1985, Clermont-Ferrand, Publications de l'université des lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand, 1988, ou les travaux de Louis Châtellier, marquaient en France ce renouveau. En Italie, autant du fait du fort *campanilismo* de l'historiographie qu'à cause de la longue tradition des études en histoire de l'éducation et des institutions scolaires, le regain d'intérêt pour les jésuites s'est opéré dans ce secteur : on soulignera ici l'importance des travaux de Gian Paolo BRIZZI à partir du volume collectif qu'il publia voici presque vingt ans, *La Ratio studiorum. Modelli culturali e pratiche educative dei Gesuiti in Italia fra Cinque e Seicento*, Rome, Bulzoni, 1981. Il est à noter à propos de ce domaine d'études qu'en France, les travaux de François de DAINVILLE ouvraient, dès les années 1940, des perspectives de recherches qui n'ont pas eu de suite : voir *La Géographie des humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940, *La Naissance de l'humanisme moderne*, Paris, Beauchesne, 1940, *L'Éducation des jésuites (XVI^e-XVII^e siècles)*, textes réunis et présentés par Marie-Madeleine COMPÈRE, Paris, Minuit, 1978. Pour l'histoire des sciences, voir L. GIARD, in *op. cit. supra* n. 1, p. xxv-lIii, et le dossier bibliographique en fin de ce volume, p. 440-448.

7. Sur ce recueil, voir Marc FUMAROLI, « L'*Imago primi saeculi Societatis Iesu* (1640) et ses adversaires », in *Id.*, *L'École du silence. Le sentiment des images au XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1994, p. 343-368. Il convient cependant de rappeler que l'*Imago* ne fit pas, en son temps, l'unanimité au sein de la Compagnie de Jésus et que Rome n'en assumait pas la production : détail qui n'est pas, notons-le aussi, sans jouer un rôle dans l'étude de M. Fumaroli ; la réhabilitation de l'*Imago* semble en effet, pour lui, porter comme enjeu la reconnaissance d'une grandeur classique — adossée à l'héritage d'une tradition lointainement antérieure — méconnue par la Compagnie elle-même, et par voie de conséquence, la découverte et l'illustration de ce que l'on pourrait appeler une subversion conservatrice. Mais la leçon est également inverse : si la Compagnie de Jésus a pris elle-même en charge la critique — ou, tout au moins, l'a tenue à distance — des fastes de sa propre institution, alors nul « désenclavement » de l'histoire de cette institution ne saurait se satisfaire de cette critique, sous la forme contraire et symétrique d'une subversion refondatrice.

8. Alfonso ASTRAIN, *Historia de la Compañia de Jesus en la asistencia da España*, 7 vol., Madrid, Razon y fe, 1912-1925.

9. Pietro TACCHI VENTURI, *Storia della Compagnia di Gesù in Italia*, 4 vol., Rome, La Civiltà cattolica, 1950-1951. Cette entreprise a été poursuivie, chez le même éditeur, par Mario SCADUTO, *Storia della Compagnia di Gesù in Italia*. Vol. IV : *L'epoca di Giacomo Lainez (1556-1565)*, t. I : *Il governo*, 1964 ; t. II : *L'azione*, 1974 ; *Id.*, *Storia della Compagnia di Gesù in Italia*. Vol. V : *L'opera di Francesco Borgia (1565-1572)*, 1992.

10. Antonio Serafim LEITE, *História da Companhia de Jesus no Brasil*, 10 vol., Lisbonne/Rio de Janeiro, Portugalía, 1938-1950.

grands collèges¹¹. Dans cette tradition d'érudition caractéristique de la Compagnie, s'est progressivement imposée l'idée d'un monopole par les historiens jésuites de l'écriture de leur propre histoire, avec son corollaire, l'ignorance d'une production qui n'était pas « maison ».

Aujourd'hui, être historien ne signifie plus absolument s'inscrire dans un antijésuitisme viscéral et, corrélativement, l'identité jésuite ne jette plus systématiquement une ombre suspicieuse sur les travaux dédiés « *ad nostros*¹² ». Preuve en est la multiplication des ouvrages écrits en collaboration : de ce point de vue, les manifestations organisées par la Compagnie, en 1991, autour de la double célébration du cinquième centenaire de la naissance d'Ignace et du quatre cent-cinquantième anniversaire de la fondation de l'ordre sont tout à fait parlantes et voient toutes la présence, plus ou moins importante selon les situations locales, d'historiens non jésuites¹³. Avec ces publications récentes, se profile une logique de travail en commun qui ne devrait plus nécessairement poser une ligne de partage des compétences selon laquelle la figure du fondateur, ses écrits spirituels relèveraient d'un traitement interne seul garant de l'orthodoxie de l'exégèse, le reste de l'histoire de la Compagnie (dans ses aspects politiques, institutionnels, culturels, etc.) pouvant finalement faire l'objet d'un travail de laïcs.

Cette première mutation n'est pas totalement achevée, et elle n'est pas sans susciter toujours des méfiances réciproques : elle a, profondément, partie liée avec la question de l'accessibilité des sources. Pendant les quatre

11. Voir, par ex., José SIMÓN DÍAZ, *Historia del Colegio imperial de Madrid (del estudio de la villa al Instituto de san Isidro : anos 1346-1955)*, 2^e éd. augm., Madrid, Instituto de estudios madrilenos, 1992, ou Camille DE ROCHEMONTAIX, *Un collège jésuite aux XVII^e et XVIII^e siècles. Le collège Henri IV de La Flèche*, 4 vol., Le Mans, Leguicheux, 1889.

12. À cela, il faudrait en outre ajouter le rôle et l'apport de certaines grandes figures intellectuelles de la Compagnie, dans les mutations du champ historique : les contributions de Michel de Certeau n'ont pas seulement joué un rôle du point de vue de l'histoire de la Compagnie, cf. *supra* n. 5 — travail qui, notons-le, est resté sans écho au sein même de la Compagnie —, mais du point de vue de la réflexion sur l'histoire et ses méthodes. Outre l'article cité *supra* n. 5, on renverra à *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975. Pour une analyse de cette contribution, voir *Le Voyage mystique. Michel de Certeau*, Paris, Cerf, 1988 et notamment les textes de Dominique JULIA, « Une histoire en actes », p. 103-124, et de Claude LANGLOIS, « Michel de Certeau et le groupe de la Bussière », p. 67-71.

13. On pense notamment au grand colloque italien, organisé à Venise, *I Gesuiti a Venezia. Momenti e problemi di storia veneziana della Compagnia di Gesù*, atti del convegno di studi, Venezia, 2-5 ottobre 1990, a cura di Mario ZANARDI, Padoue, Gregoriana Libreria Editrice, 1994 ; à celui des Français, à Chantilly, voir *op. cit. supra* n. 2 ; à celui des Espagnols à Bilbao, *Ignacio de Loyola y su tiempo*, congreso internacional de historia (9-13 setiembre 1991), éd. Juan PLAZAOLA, Bilbao, Mensajero, 1992. Plus significative encore, la présence de deux chercheurs non jésuites dans la liste des collaborateurs à l'édition des écrits d'Ignace, voir IGNACE DE LOYOLA, *Écrits*, trad. du latin et éd. sous la dir. de Maurice GIULIANI, Paris, Desclée De Brouwer, 1991.

siècles et demi écoulés depuis sa fondation, la Compagnie s'est assignée, entre autres missions, celle de la prise en charge de sa propre histoire, conservée par des pères jaloux de leur mémoire et du patrimoine intellectuel et spirituel dont ils se sentaient les uniques dépositaires, imposant ainsi corrélativement l'idée que l'écriture de l'histoire de la Compagnie ne pouvait être que le fait de ses membres ; à sous-estimer la valeur historique et symbolique du fonds des archives romaines, qui conserve notamment les écrits autographes d'Ignace, de sa vaste correspondance à son journal autographe¹⁴, et qui fait de l'Archivum Romanum Societatis Iesu (ARSI) un espace de réappropriation permanente de la spiritualité ignatienne et des modes de son exercice, pour les membres actuels de l'Ordre, on risque de ne pas saisir la mutation que représente, pour le corps, l'ouverture « *ad externos* ».

Repliée sur la richesse inépuisable de ses sources, la Compagnie a cependant eu le souci de les livrer partiellement, comme un témoignage indéfiniment renouvelé de sa splendeur¹⁵. Dès la fin du XIX^e siècle, la fondation de l'Institutum Historicum Societatis Iesu répondait à la tâche de publier ses principaux joyaux : la création de la collection des « Monumenta Historica Societatis Iesu », ainsi que celle de la « Bibliotheca Institutum Historicum Societatis Iesu », en sont le résultat concret¹⁶. À partir de 1932, la parution régulière de la revue *Archivum Historicum Societatis Iesu* complétait le dispositif éditorial d'un institut de recherche historique qui a peu d'équivalents parmi les autres ordres religieux et qui pouvait défendre sa qualité scientifique au même titre que bien des centres de recherches laïcs. Assurément, les austères volumes à couverture cartonnée grise sortis de la *via dei Penitenzieri*¹⁷ offrent un impressionnant matériel sur l'histoire

14. La plus grande partie des archives administratives jésuites est conservée à l'Archivum Romanum Societatis Iesu, elles correspondent aux documents de la curie généralice, c'est-à-dire du gouvernement central de l'Ordre. C'est pourquoi les papiers, même personnels, des généraux y sont déposés. Parallèlement, les provinces disposaient elles-mêmes de leurs propres archives, dont les aléas de la conservation se trouvent profondément liés à ceux de l'histoire de l'ancienne Compagnie : pour la France, l'interdiction de 1762 s'est concrétisée par de nombreuses destructions, la saisie de nombreux documents et leur transfert dans les archives départementales, ou leur rapatriement à Rome dans certains cas. Il faut souligner ici l'apport de la jeune histoire de la Compagnie à l'étude des mécanismes de production et de conservation de ces sources et des écrits jésuites. Voir, dans ce volume, l'article de Stéphane VAN DAMME, p. 261-283, ou celui de Charlotte DE CASTELNAU-L'ESTOILE et Carlos Alberto DE MOURA RIBEIRO ZERON, p. 335-358.

15. Témoignage qui intervenait — est-ce pur hasard ? — au moment même où « la question laïque » atteignait son apogée. Voir Jean-Marie MAYEUR, *La Question laïque*, Paris, Fayard, 1997.

16. Les « Monumenta Historica Societatis Iesu » sont constitués de recueils de sources, divisés en sous-séries par personnages ou par pays ; en revanche, la « Bibliotheca » accueille les travaux des historiens de la Compagnie.

17. Il s'agit du siège de l'Institutum Historicum Societatis Iesu, installé dans les mêmes locaux que la curie généralice et que les archives.

de la Compagnie, que nombre de chercheurs ont déjà eu le loisir d'utiliser¹⁸. Pourtant, la communauté historique doit pouvoir vérifier les sources : ce n'est pas uniquement question de méfiance ou de garantie de scientificité (toute preuve doit pouvoir faire l'objet d'une vérification), c'est aussi une question de travail de l'historien : seule l'immersion dans les sources, leur opacité et leurs limites fondent la pertinence des questions posées et en fait émerger de nouvelles. Pour faire ce travail, il faut pouvoir comprendre l'organisation des fonds, brasser les séries, les confronter, y revenir, c'est-à-dire jouir d'une liberté de mouvement garantie par l'existence de catalogues accessibles à tous les chercheurs.

L'ouverture de l'ARSI à des historiens non jésuites ne date pas d'hier¹⁹ et nombreux sont ceux qui gardent une dette envers Edmond Lamalle²⁰, archiviste du fonds et connaisseur inégalable de ses trésors, dont, jusqu'au début des années 1980, seuls deux de ses articles permettaient de jauger la qualité et la variété²¹. Il a fallu attendre le début des années 1990 pour voir apparaître, dans la salle de consultation des archives, des catalogues des différents fonds²². Aujourd'hui, les conditions d'accès sont profondément transformées et autorisent des chercheurs de toutes nationalités à ouvrir des enquêtes sur tous les sujets²³.

18. Aux États-Unis, se trouve un second institut de recherches historiques jésuite, The Institute of Jesuit sources, fondé en 1961, à Saint-Louis, MO. Sur sa création, ses objectifs, ses moyens, voir « The Institute of Jesuit sources at age 35 », *Jesuits. The Jesuit yearbook*, janv. 1998. Lui aussi travaille à l'édition de sources traduites, comme en témoigne le volume *For matters of greater moment. The first thirty jesuit general congregations. A brief history and a translation of the decrees*, éd. John W. PADBERG, Martin D. O'KEEFE et John L. MCCARTHY, Saint-Louis, MO, Institute of Jesuit sources, 1994, qui propose une version anglaise des textes des vingt premières congrégations générales de l'ordre. La création de ce second institut, pas plus que l'existence de celui de Rome, n'ont interdit des opérations partielles, émanant de l'aire espagnole en particulier, d'édition de sources ou d'outils de travail tout à fait précieux pour l'analyse du corpus jésuite. Parmi les publications récentes, on mentionnera san FRANCISCO DE BORGIA, *Diario espiritual (1564-1570)*, ed. crit., estudio y notas Ruiz JURADO, S.J., Bilbao, Mensajero, 1997.

19. De fait, lors de la restitution par l'État italien des archives confisquées au XIX^e siècle, en 1924, une clause prévoyait leur ouverture au public. Il faut noter l'important décalage entre cette ouverture officielle et son entrée en vigueur effective.

20. Pour une présentation plus approfondie, voir la notice que lui consacre Giovanni BOTTERO, ainsi que la bibliographie de ses travaux réalisée par Wiktor GRAMATOWSKI, dans *Archivum Historicum Societatis Iesu*, 1980, p. 7-18.

21. Edmond LAMALLE, « La documentation d'histoire missionnaire dans le *Fondo gesuitico* aux Archives romaines de la Compagnie de Jésus », *Euntes docete*, vol. XXI, 1968, p. 131-176; Id., « L'archivio di un grande ordine religioso. L'archivio generale della Compagnia di Gesù », *Archivum ecclesiae*, vol. LXXXII, 1981, p. 87-120.

22. *Inventarium ARSI. Manuscripta antiquae Societatis*. Pars I : *Assistentiae et provinciae*, Rome, 1992, document dactylogr. D'autres catalogues de ce type sont à présent disponibles pour les fonds des congrégations provinciales et générales, des censures, etc.

23. Cette ouverture romaine a des effets induits sur les autres fonds restés dans les provinces ou déposés dans les grandes bibliothèques d'Europe dont certains, comme celui d'Evora, sont particulièrement riches. La confrontation des « sources centrales » et des « sources provinciales » est notamment investie dans une relecture de la relation centre-

Car la richesse de ce fonds est telle qu'elle ne fournit pas du matériel de première main qu'aux seuls historiens intéressés par l'histoire de la Compagnie ou l'histoire religieuse de l'Occident moderne, comme c'est le cas des sources de la plupart des ordres religieux. Nombre des interrogations sur le monde moderne trouvent des éléments de réponse dans ces archives et plus généralement dans les sources jésuites. C'est donc bien un « désenclavement²⁴ » de la Compagnie, qui est en jeu dans le renouvellement historiographique, que l'on voudrait analyser et présenter dans ce numéro.

Les travaux actuels, et sans doute plus encore ceux en cours que les publications récentes, se caractérisent par la multiplication des questionnements à partir desquels les documents jésuites sont abordés. Avec cette jeune production, on est confronté à la diversité des projets d'écriture/réécriture de certaines pages de l'histoire du monde moderne : du point de vue de l'histoire sociale, de l'histoire intellectuelle, de l'histoire des sciences, de l'histoire du théâtre, de l'histoire de l'expansion européenne, de l'histoire de l'éducation ou encore de l'histoire de l'art, les enquêtes sur l'Europe moderne sont amenées à prendre la jeune Compagnie comme laboratoire d'étude²⁵. C'est dire qu'en substance les travaux actuellement

périphérie, que l'historiographie traditionnelle avait réduite à une simple relation de subordination. L'un des apports majeurs des études locales consacrées à la Compagnie est d'en finir avec une interprétation des situations locales comme autant d'écarts par rapport à la norme romaine. Les études de cas, s'appuyant sur un va-et-vient continu entre sources centrales et sources périphériques, révèlent au contraire des processus de négociation permanente et sur tous les terrains, qui rendent définitivement caduque l'image d'un ordre monolithique et centralisé (image défendue tant par les tenants que par les opposants de la Compagnie). Sur les effets de cet apport du point de vue de l'histoire de l'enseignement, voir Antonella ROMANO, *La Contre-Réforme mathématique. Constitution et diffusion d'une culture jésuite à la Renaissance (1540-1640)*, Rome, École française de Rome, 1999, du point de vue de l'histoire de la mission, C. DE CASTELNAU, « *Les ouvriers d'une vigne stérile. Les jésuites et la conversion des Indiens au Brésil, 1580-1620* », thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1999. On notera, d'autre part, que les archives du Collegio romano, conservées aux archives de la Pontificia università gregoriana de Rome, contiennent des documents de premier ordre, notamment les papiers personnels des professeurs du Collège. Jalousement conservées jusque dans les dernières années, elles ont récemment donné lieu à deux importantes entreprises de publication, l'une concernant la correspondance de Clavius, l'autre consacrée à celle de Kircher : voir Christoph CLAVIUS, *Corrispondenza*, ed. crit. a cura di Ugo BALDINI e Pier-Daniele NAPOLITANI, pré-print de l'università di Pisa, dipartimento di matematica, 7 vol., 1992 ; Michael John GORMAN, « The correspondence of Athanasius Kircher. The world of a seventeenth-century jesuit. An international research project », *Nunciarius. Annali di storia della scienza*, vol. XII, 2, 1997, p. 651-658.

24. Le premier emploi du terme revient à L. GIARD : voir son introduction, in *op. cit. supra* n. 1. Sa constitution comme *topos* est repérable in *Ratio studiorum. Plan raisonné et institution des études dans la Compagnie de Jésus*, éd. bilingue latin-français, présentée par Adrien DEMOUSTIER et Dominique JULIA, trad. par Léone ALBRIEUX et Dolorès PRALON-JULIA, annot. et comment. par Marie-Madeleine COMPÈRE, Paris, Belin, 1997 : voir, en part., D. JULIA, « L'élabo-ration de la *Ratio studiorum* », p. 29-69.

25. L. GIARD, in *op. cit. supra* n. 1, signalait déjà quelques thèses en cours ; la liste serait à compléter aujourd'hui avec, du côté des travaux soutenus et/ou en cours de publication, outre C. DE CASTELNAU, *cit. supra* n. 23, Marie-Lucie COPETE, *Les Jésuites et la prison royale de*

en cours sur la Compagnie cherchent moins à mesurer, avec des visées hagiographiques plus ou moins clairement assumées, l'originalité de l'apport jésuite à telle question, qu'à éclairer ces questions à partir de sources d'une richesse et d'une continuité exceptionnelles pour l'époque moderne. Dès lors la question est moins celle de la compréhension de l'histoire de la Compagnie, que celle de la compréhension de notre modernité via la Compagnie. L'originalité de l'apostolat jésuite, à savoir son universalité dans les objets et dans les lieux, s'y prête parfaitement. Elle s'y prête si bien que le risque historiographique actuel est celui d'une surévaluation de la place de la Compagnie dans le monde moderne, en rapport avec l'abondance et la qualité des sources que l'on vient d'évoquer²⁶.

La réinsertion, massivement récente, de l'histoire de la Compagnie de Jésus dans le cours général de l'histoire moderne produit dès maintenant et produira encore des effets multiples, que l'on pourrait commodément ranger en deux grandes catégories : selon la première, le « désenclavement » des études jésuites, au double sens d'une laïcisation de leurs auteurs et d'une échappée de leur objet hors des cadres et des finalités d'une historio-

Séville (xvi^e-xvii^e siècle), thèse de doctorat, Florence, Institut universitaire européen, 1994; Bruna FILIPPI, *La Scène jésuite. Le théâtre scolaire au Collège romain au xvi^e siècle*, thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1994; Sylvio DE FRANCESCHI, *La France et l'interdit vénitien, 1606-1607. Aspects diplomatiques et doctrinaux*, DEA, Paris, École pratique des hautes études, IV^e sect., 1998; Id., *Antiochisme doctrinal, pouvoir pastoral et raison du prince. Le prisme français (1606-1611)*, thèse pour l'obtention du diplôme d'archiviste paléographe, Paris, 1999; Pascale GIRARD, *Les Religieux occidentaux en Chine à l'époque moderne. Essai d'analyse textuelle comparée*, thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1996; Marcus A. HELLYER, *The Last of the Aristotelians. The transformation of Jesuit physics in Germany*, Ph. D., San Diego, University of California, 1998; Michael John GORMAN, *The Scientific Counter-Revolution. Mathematics, natural philosophy and experimentalism in Jesuit culture, 1580-ca. 1670*, thèse de doctorat, Florence, Institut universitaire européen, 1999; A. ROMANO, *op. cit. supra* n. 23; C. A. DE MOURA RIBEIRO ZERON, *La Compagnie de Jésus et l'institution de l'esclavage au Brésil. Les justifications d'ordre historique, théologique et juridique et leur intégration par une mémoire historique (xvi^e-xvii^e siècle)*, thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1998; Jean-Paul ZUNIGA, *Espagnols d'outre-mer. Emigration, reproduction sociale et histoire des mentalités à Santiago du Chili au xvi^e siècle*, thèse de doctorat, Florence, Institut universitaire européen, 1995, à paraître aux Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales; ceux, en cours, de Aliocha Maldavsky, sur les missions jésuites au Pérou; Ruth Olaizola sur la figure de l'acteur dans le théâtre jésuite; Federico Palomo sur les missions intérieures au Portugal; Stéphane Van Damme sur l'activité éditoriale des jésuites en France au xvii^e siècle.

26. Si l'on considère, en effet, que certains problèmes, dans l'ordre de l'histoire religieuse (la mission), de l'histoire intellectuelle (la question de l'aristotélisme à la Renaissance), de l'histoire de l'enseignement trouvent dans la documentation jésuite des éléments de réponse d'une exceptionnelle richesse, alors grande est la tentation qui ne consiste plus qu'à traiter ces problèmes d'intérêt général à la seule aune de la Compagnie. Tentation qui conduit alors, face aux lacunes des sources et des travaux concernant d'autres agents culturels et sociaux de l'époque moderne, à surestimer l'importance ou l'originalité de la Compagnie dans maints domaines.

graphie institutionnelle, projette presque irrésistiblement au centre du paysage social, politique et culturel de l'Europe une institution et des acteurs que l'on retrouve, en effet, aux lieux clefs des nouvelles sociétés urbaines en formation et de l'expansion du vieux monde ; selon la seconde, cette institution et ces acteurs, placés sous d'autres projecteurs que ceux de l'historiographie jésuite elle-même, prennent progressivement des contours plus flous, et deviennent moins les représentants d'un ordre déterminé dans le monde que des professeurs, des savants, des écrivains, mais aussi des clercs en général, auxquels, parfois très rétrospectivement, le prédicat commun de « jésuites » est prêté comme une qualité substantielle : et l'on s'aperçoit par exemple que, lorsqu'on laisse parler l'histoire immédiate, c'est-à-dire les premières représentations produites par les sources, la fondation d'un collège n'est lisible comme le fruit d'une intention et d'un projet de la Compagnie de Jésus qu'à travers le récit que ses membres — et eux seuls — organisent d'un événement qu'on peut aussi interpréter comme le résultat plus ou moins aléatoire d'une convergence d'intérêts économiques, sociaux et culturels dont le nouvel ordre n'est, en définitive, que le centre vide.

La réouverture de l'histoire de l'institution sur celle de ses contextes est donc simultanément porteuse — non sans une forte tension, parfois au sein des mêmes travaux, et l'insistance lancinante d'une question : comment repérer une spécificité jésuite dans tel texte, telle pratique, telle décision ? — de deux tendances lourdes : d'une part, à ce qui pourrait bien apparaître, avec le temps, comme un *aggiornamento* ou une sécularisation de l'historiographie jésuite classique, d'autre part, à la dissolution d'un corps dont l'une des lignes de force aurait été, au fond, de parvenir à faire croire à l'autonomie et à la cohérence de sa propre histoire. Mais, si l'on y réfléchit, ces deux tendances sont déjà inscrites dans la tradition elle-même, c'est-à-dire dans la définition de l'institution religieuse en général et de la Compagnie de Jésus en particulier comme synthèse de ses formes diverses — comme *clergé régulier*. La dispersion est l'horizon menaçant et nécessaire de toute entreprise de conversion du monde. Aussi nous semble-t-il essentiel aujourd'hui de ne pas opposer les effets multiples du « désenclavement » de l'histoire des jésuites, mais de les concevoir comme deux composantes complémentaires d'un même problème, dont l'explicitation peut, elle aussi, ouvrir des perspectives nouvelles : comment la Compagnie de Jésus a-t-elle fait croire à l'autonomie et à la cohérence de son histoire compte tenu du fait qu'il est pour elle-même décisif que cette histoire soit un *objet de croyance*, un acte de foi toujours renouvelé tandis qu'il lui est tout aussi nécessaire d'effacer de ses actes et de ses productions toute spécificité ; c'est seulement parce qu'elle engendre une théologie générale, une littérature spirituelle générale, une pastorale générale, etc., qu'elle peut

espérer s'étendre jusqu'aux limites du monde et le « réduire » à elle, selon le terme autrefois employé pour désigner l'insertion dans l'ordre de ses nouveaux membres.

Ainsi le « désenclavement » est-il un chemin, certes déjà couvert d'une riche floraison, comme l'ensemble de travaux réunis ou rappelés ici voudrait en témoigner, mais semé d'embûches. Il l'est sans doute d'autant plus aujourd'hui, au moment précis de la publication de ce dossier, que ce moment nous semble caractérisé par ce que l'on pourrait appeler une transition « généraliste ». La redécouverte, la relance — voire parfois l'invention historiographique, dans le cas du théâtre, par exemple — de multiples chantiers simultanés hors de leur ancrage confessionnel a également multiplié les chemins de traverse entre des territoires mouvants, dont les frontières n'étaient plus ou pas encore définies, entre les spécialisations, souvent implicites mais néanmoins bien réelles, des historiens jésuites de la Compagnie de Jésus et les spécialisations, qui frayent déjà leur voie, des chercheurs actuels. À emprunter ces chemins de traverse, il y a beaucoup plus à gagner qu'à perdre : la conception de ce numéro en manifeste la conviction ; mais le risque n'est jamais nul que des configurations le plus souvent souples et partielles ne reconstituent, plus ou moins explicitement (et non sans doute sans quelque nostalgie), quelque chose comme la cohésion et la complétude d'un ordre au sein duquel pouvaient aussi bien s'engendrer, se fortifier et s'accomplir des pensées politiques, des projets artistiques, des innovations théologiques, mathématiques ou cosmologiques, des entreprises littéraires, des expéditions scientifiques ou de grandes manœuvres diplomatiques. Cohésion et complétude qui appellent alors, très impérieusement, la recherche d'un cœur, d'un noyau central, de la source d'un si vaste rayonnement : or cet appel peut être d'autant plus impérieux que quelque chose, de fait, reste aujourd'hui largement contourné dans les travaux les plus indépendants de toute adhésion expressément croyante : c'est ce qui concerne, pour la nommer ainsi, l'histoire de la « spiritualité », ou plus précisément des écrits et des pratiques directement liés aux conduites intérieures et plus ou moins directement rattachés aux *Exercices spirituels* ignatiens et au développement de leur influence. Aussi nous a-t-il paru important ici, aussi bien pour aider à la découverte de ce cœur que pour prendre peut-être à contre-pied la tentation de son instrumentation au service d'une visée totalisatrice, de consacrer à quelques travaux récents, pour la plupart émanant d'auteurs jésuites, l'une des synthèses bibliographiques qui referment ce volume.

Comme l'indique bien l'une des questions adressées à Louis Châtellier, Luce Giard, Dominique Julia et John O'Malley (voir ci-dessous le dernier paragraphe de cette introduction, p. 260), portant sur l'avenir des recherches sur la Compagnie de Jésus au-delà du premier siècle de son

existence, nous pensons — mais c'est pour l'heure une réelle interrogation, ou un pari — que l'une des issues possibles à l'ensemble des difficultés liées à l'approche d'un objet si singulier, envahissant et insaisissable, déterminé et indéterminé, est tout à la fois de creuser et de resserrer l'écart entre ce que l'on a appelé le temps des fondations et le temps de l'institution, entre l'engendrement de l'ordre et le déploiement de son histoire.

Il nous semble, en effet, que l'on ne peut pas prendre en compte l'événement de la fondation du nouvel ordre et, à partir de là, la part essentielle des premiers moments de son histoire sans considérer en même temps le fait que, si « rupture instauratrice » il y eut (pour reprendre une formulation de Michel de Certeau²⁷), la conception de cette rupture ne peut être que rétrospective : ce n'est qu'après coup qu'une fondation, si elle se reconnaît telle, peut être définie, parce que c'est seulement dans un temps second que le temps premier de la fondation, rupture dans le temps, événement de rupture dans l'ordre du temps, peut recevoir une inscription dans la continuité nouvelle que cet événement a inaugurée. Aussi bien faut-il, d'un seul et même geste — mais c'est sans doute l'une des plus grandes difficultés auxquelles la nouvelle historiographie de la Compagnie de Jésus se trouve confrontée — accueillir la force de la rupture et accepter une dimension rétrospective sans laquelle les échos historiques les plus immédiats de cette rupture nous resteraient hors d'atteinte. Les plus immédiats, et les plus durables : car si l'événement de la fondation est essentiellement rétrospectif, alors toute convocation de cet événement reste liée, au-delà et au travers des vicissitudes — ou de ce que l'on considère peut-être trop souvent comme telles — de l'institution, à la « rupture instauratrice » qui lui a donné lieu.

De ce point de vue, et pour rejoindre nos observations sur les effets du « désenclavement », il faudra sans doute faire retour un jour à l'histoire et à l'historiographie de la Compagnie de Jésus au XIX^e siècle (à l'époque de la Restauration, ou de la Nouvelle Compagnie). On affrontera alors peut-être sans détours — bien qu'il ait probablement été nécessaire, comme cela s'est bien vu dans les travaux récents dont nous cherchons ici à rendre compte, de faire, justement, un détour par les périodes les plus anciennes de l'histoire de l'ordre — le fait que l'époque de la Restauration ait précisément aussi été celui de la redécouverte progressive des sources primitives, avec, en premier lieu, l'élaboration des « Monumenta Historica Societatis Iesu », instrument de travail fondamental des chercheurs actuels, à partir des années 1890²⁸.

27. M. DE CERTEAU, *La Faiblesse de croire*, éd. L. GIARD, Paris, Seuil, 1987, p. 183.

28. Il faut d'ailleurs remarquer que, dans un mouvement étrangement parallèle à celui de la reconquête de l'histoire de l'institution dans les recherches les plus immédiatement contempo-

Les quatre thèmes autour desquels se croisent les articles qui vont suivre — histoire des milieux intellectuels, histoire des sciences, histoire des missions, histoire du théâtre — visent moins à rendre compte, sur un mode exhaustif, des domaines de recherches qui ont porté le renouvellement de l'historiographie de la Compagnie de Jésus qu'à repérer les corrélations entre certaines des préoccupations majeures de l'historiographie contemporaine en général et l'apport des travaux sur la Compagnie de Jésus. On constate d'ailleurs — et c'est de ce constat que les choix effectués voudraient aussi rendre compte — que l'un des apports de ces travaux est de provoquer ou d'accélérer une seconde corrélation, *entre* plusieurs terrains de l'historiographie actuelle dont les clivages ne résistent pas à la pression de cet objet singulier.

Les potentialités offertes par les archives jésuites pour l'histoire des sciences sont nombreuses²⁹ : à l'heure où la discipline se trouve tiraillée entre des approches se réclamant de traditions épistémologiques différentes — de l'histoire des idées et de la pensée scientifique, de l'histoire des institutions, de la sociologie, etc. —, les fonds jésuites (textes normatifs, catalogues des personnels, imprimés et manuscrits scientifiques) se prêtent à tous les types de lecture et au spectre des interrogations actuellement en cours. Les deux articles de Florence Hsia et de Denise Aricó reflètent cette diversité des approches et la richesse des résultats susceptibles de s'en dégager. Tous deux rappellent aussi les liens qui doivent se tisser avec une certaine histoire sociale des milieux intellectuels et les questions des uns et des autres s'éclairent mutuellement, comme l'esquisse l'article de Stéphane Van Damme, dont l'analyse du travail littéraire aborde le processus de professionnalisation dans son rapport à la définition des tâches au sein de la Compagnie. Son dossier, comme ceux de F. Hsia et de D. Aricó, donne à voir une Compagnie prise entre des exigences internes de développement, et une inscription sociale, politique, culturelle dans le monde, conçue, dès la fondation, comme modalité spécifique d'expression de l'identité jésuite.

Le domaine des missions jésuites est certainement l'un de ceux pour lesquels le poids de l'historiographie — et de l'hagiographie — institutionnelles est longtemps resté très fort, pour une part à cause des enjeux contemporains de la politique missionnaire de l'Ordre, mais c'est aussi celui dont l'ouverture à d'autres modes d'approche produit le plus grand

raines, les « Monumenta Historica Societatis Iesu » ont consacré l'une de leurs entreprises les plus récentes à la publication — pour la première fois — d'une source du xix^e siècle : voir Luis MARTÍN, *Memories del P. Luis Martin, general de la Compania de Jesus, 1846-1906*, 2 vol., Rome, Institutum Historicum Societatis Iesu, 1988.

29. Voir le dossier bibliographique sur l'histoire des sciences, *infra*, p. 440-448.

éclatement, entre des études rhétoriques et narratologiques de la littérature missionnaire, spécialement épistolaire, une exploitation ethnographique de la prodigieuse masse documentaire plus ou moins intentionnellement déposée par cette littérature, des analyses sociologiques et politiques des phénomènes d'« utopie missionnaire », en particulier pour le cas des réductions latino-américaines (il est d'ailleurs probable, sur ce dernier point, que seule une certaine forme d'épuisement des modèles socialistes de notre siècle a pu rouvrir largement le champ d'une enquête critique sur ces « expériences », au-delà de la condamnation ou de l'exaltation d'un socialisme primitif, au-delà aussi, plus profondément peut-être, du refoulement de ces constructions sociales — condamnées *ou* exaltées — en tant que conceptions religieuses). Face à cet éclatement méthodologique et idéologique, nous avons choisi de privilégier trois axes de recherche qui nous semblent particulièrement féconds aujourd'hui, non sans être en même temps capables de tenir une spécificité du fait missionnaire dans la genèse du monde moderne : l'article de Charlotte de Castelnaud et de Carlos Alberto de Moura Ribeiro Zeron redécouvre l'histoire de l'institution au-delà de l'historiographie institutionnelle, en confrontant un texte programmatique brésilien à la réalité que l'ensemble des documents disponibles dans les « Monumenta Missionum » et dans les Archives romaines de la Compagnie de Jésus permet de reconstituer, et en montrant, à partir de là, comment quelque chose comme une cohérence et une finalité des activités de l'Ordre dans le monde extra-européen a pu être « inventé » par l'institution ; l'article de F. Hsia replace les missions asiatiques dans le cadre d'une histoire de la production et de la transmission des connaissances à l'échelle des rapports de l'Orient et de l'Occident, et rencontre ainsi, nous semble-t-il, deux problématiques aujourd'hui essentielles : d'une part, comme l'analyse S. Van Damme dans un autre contexte, l'articulation d'une histoire des institutions et d'une histoire des sciences, d'autre part, la relation, dans la longue durée, entre mission évangélisatrice et expédition scientifique, relation étroite dès le *xvi*^e siècle — et qui l'est restée jusqu'au nôtre. Ce champ de recherches offre donc le double mérite d'inscrire le phénomène missionnaire dans une perspective beaucoup plus large, tout en mettant en œuvre ce que l'on pourrait appeler une fonction critique du modèle missionnaire. L'article de Marie-Lucie Copete et Federico Palomo, enfin, ouvre le dossier des missions « intérieures », en Espagne et au Portugal, c'est-à-dire un chapitre de l'histoire des missions dont les développements pour l'Italie et la France sont très récents³⁰, et largement à venir pour l'Espagne et le Portugal, en particulier sous la forme d'une approche

30. Voir, sur ce point, le dossier bibliographique sur les missions intérieures de B. VINCENT, *infra*, p. 474-477.

conjointe et comparative de ces deux espaces, étroitement liés, en général et pour la Compagnie de Jésus en particulier, pendant toute la période d'expansion de l'Ordre. Ce dossier, joint aux autres, renouvelle sans l'abandonner une tradition ancienne de l'historiographie jésuite, celle de la confrontation entre missions « intérieures » (missions des « Indes intérieures ») et « extérieures » (missions des Indes extra-européennes), et permet de comprendre comment l'apostolat européen « réfléchit », à un certain niveau, la découverte ou l'investissement des autres mondes, en même temps qu'il reproduit dans ces autres mondes ses propres modèles.

Le théâtre des collègues jésuites fait souvent parler de lui dans les recherches actuelles sur le drame baroque — en Allemagne et partout ailleurs en Europe, mais aussi hors d'Europe (en terre « missionnaire³¹ »). Cette approche du phénomène théâtral est souvent inscrite, soit dans le cadre général de l'esthétique du théâtre moderne, soit dans le cadre particulier de l'éthique de la pédagogie jésuite : aussi nous a-t-il paru à propos de présenter ici, avec l'article de Ruth Olaizola sur l'acteur-élève du collègue jésuite, le lieu complexe de la conjonction de ces deux ensembles, qui en concentre les apports tout en précisant une remarquable singularité de l'entreprise jésuite à la fin du xvi^e siècle — et en permettant, pour des recherches futures, l'articulation de ce « théâtre jésuite » et des grands traités du siècle suivant pour la défense catholique du théâtre.

L'ensemble des six articles réunis autour de ces quatre thèmes directeurs est prolongé dans la dernière partie de ce volume, d'une part par les réponses qu'ont bien voulu apporter quatre témoins et acteurs importants du renouveau de l'historiographie de la Compagnie de Jésus — Luce Giard, Louis Châtellier, Dominique Julia et John O'Malley —, à tout ou partie des questions que nous leur avons adressées; d'autre part, par un ensemble de dossiers bibliographiques, pour lesquels nous avons cherché à retenir les ouvrages essentiels des cinq dernières années environ, pour ce qui concerne aussi bien les quatre thèmes privilégiés dans ce numéro qu'une série d'autres domaines de recherches importants (que ces quatre thèmes recourent pour une part) : histoire générale de la Compagnie de Jésus, histoire de l'éducation, histoire de la spiritualité, histoire des arts visuels.

Pierre-Antoine FABRE
EHESS-CARE/CRH
54, bd Raspail
F-75005 Paris

Antonella ROMANO
CNRS-Centre Alexandre-Koyré
57, rue Cuvier
F-75005 Paris

31. Voir, sur ce point, le dossier bibliographique sur l'histoire des arts visuels de Pierre-Antoine FABRE, *infra*, p. 462-468.